Outil, Réalisme, Spectacle

De diverses sortes d'outils

Il existe deux catégories d'outils. Il y a les outils qui nous *permettent de*, les outils qui *rendent possible* ce dont auparavant on n'avait souvent pas même l'idée, qui créent de nouvelles libertés, qui ouvrent à de nouvelles aventures. Ces outils là sont affirmation pure. Rien de ce qu'ils sont n'existait avant eux, et après eux, le monde n'est plus le même. Leur fonction n'était pas connue, elle n'était aucunement définie avant qu'ils n'apparaissent, et bien sûr, elle était encore moins *convenue*. En fait, ils n'avaient d'abord pas de fonction du tout, et ce n'est que la triste vertu d'un usage étriqué, *la force de l'habitude*, qui leur en a finalement donné une. Ces outils là ne remplacent rien et d'ailleurs ils sont irremplaçables.

Et puis il y a les outils qui nous *servent*, c'est à dire qui d'une certaine manière nous *remplacent*, qui nous autorisent à nous faire porter pâles, et qui au fond, vivent un peu et même parfois beaucoup à notre place. Ils allègent notre peine,

certes, mais ils nous déchargent aussi, - au moins partiellement - du souci de vivre. Ces outils là ne nous *permettent pas de* faire quelque chose de plus, que nous ne connaissions pas encore. Non, tout au contraire, essentiellement, ils nous *permettent de ne pas* faire quelque chose que nous connaissions déjà. Ce qu'ils font, tout être humain pouvait le faire avant qu'ils n'existent, mais ils le font aussi bien et même mieux que nous et la plupart du temps plus vite et plus fort que nous. Ces outils là sont négation pure puisque quelque chose devait préalablement exister pour qu'ils existent et ce quelque chose de préalable, d'une certaine façon, ils le nient. Ainsi de l'automobile (puisque *nous sommes* naturellement auto-mobiles), ainsi du lave-vaisselle, du lave-linge, etc.

Bien sûr, entre ces deux extrêmes des outils qui *permettent* de et des outils qui *permettent de ne pas*, il y a toute la gamme des *ambigus* comme aurait dit Fourier.

Les outils réalistes et leur subversion

On peut, sans trop de risque de se tromper, qualifier les outils qui nous remplacent de **réalistes**. Comme le peintre réaliste, ils redéfinissent ce qu'ils remplacent et donc *l'imitent* et le réduisent à ce qu'ils savent en faire. Ainsi, *faire la vaisselle* se trouve réduit à ce que sait faire le lave-vaisselle. Le plaisir avec lequel je caresse cette assiette, ces couverts que j'ai choisis et que j'aime, celui de la transparence éclatante de mes verres, celui de la mise en commun des tâches de remise en ordre de la vaisselle et de la cuisine après d'amicales agapes, *tout cela qui était à vivre, s'est éloigné dans une représentation,* a disparu et s'est trouvé évacué vers l'égout avec l'eau de rinçage en fin de cycle. De parcelle de la vie commune ou familiale la tâche de *faire la vaisselle* est s'est trouvée réduite à une convention pure.

Avant le lave-vaisselle, faire la vaisselle pouvait être ce qu'on voulait : une souffrance, un ennui quotidien et répété, un jeu où l'on s'envoyait les assiettes à essuyer telles des soucoupes volantes, le prétexte d'une querelle de couple, l'occasion et le plaisir de casser sa propre vaisselle ou celle de l'autre, un moment pour faire l'amour, l'orée peut-être d'un

assassinat. Tout cela s'est trouvé réduit à une pure convention : faire la vaisselle c'est ce que fait le lave-vaisselle, un point c'est tout. Et la seule aventure qui nous reste, c'est que la machine puisse tomber en panne. Encore n'accepterons-nous pas cette aventure là. Cette panne nous rend la machine injuste, elle a brisé les règles, elle n'a pas rempli son contrat, elle nous trahit et nous lâche, peut-être même juste avant que nos invités n'arrivent... La chose nous désole, nous déprime ou nous met en colère. Elle ne nous laisse que rarement indifférents.

On peut reprendre l'exercice avec le lave-linge. J'habite une région où n'ayant pas tant d'occasions de fiertés locales, on s'est mis en tête de conserver les *lavoirs*. Ces endroits où les femmes venaient autrefois laver et rincer leur linge à la rivière, à la mare ou à l'étang, été comme hiver, les mains

dans l'eau froide pour ne pas dire glacée, les genoux gardés au sec et au chaud dans leurs carrosses, boites en bois remplies de paille ou de foin, ces lieux étaient l'occasion de toutes les rencontres et de toutes les discussions entre femmes, absolument libérées de la compagnie et du regard des hommes. Ces lieux *constituaient* la communauté des femmes. Ils étaient l'équivalent du bistrot pour les mâles et en réalité un véritable de conseil municipal des jupons, certainement pas dénué de pouvoir réel.

Les soirs d'été, les jeunes gens et les jeunes filles s'y retrouvaient pour rire et frayer ensemble et les inscriptions aux murs de ces lavoirs témoignent encore par delà les siècles de la peut-être brève mais éclatante splendeur des amours de Rémi et de Marinette et de celles d'Alphonse et de Louise et, que ce soit avec l'aide du traditionnel cœur percé d'une flèche ou pas, de quantités d'autres amours au fil du temps et des

générations. Avec un peu d'imagination, mais peut-être bien sans mensonge aucun, on se prend à rêver que si les murs pouvaient parler, ils nous diraient peut-être que, plus avant dans le cours de ces soirs d'été, à l'abri des regards indiscrets et dans la complicité de l'eau toute proche, furent très probablement conçus, bon an mal an, plus de la moitié des habitants du village.

Une partie des lavoirs dont je parle et qui ont nourri mon enfance étaient en tôle, tout comme le sont aussi pour l'essentiel les machines à laver, de sorte que le secret de cette transmutation de potentialités d'imaginaire en ce ***rien*** qu'opère la machine à laver n'est pas du tout une question de matière. Ce n'est pas non plus une question de fonction. Le lave-linge a été conçu pour laver le linge et le lavoir également.

Simplement dans l'usage du lavoir, il n'y a pas remplacement d'un morceau de vie humaine par une pure convention. En outre la tradition villageoise a créé pour le lavoir une foule d'usage imprévus et qui n'ont rien à voir avec la fonction initiale du bâtiment. Mais tandis que les chats ont inventé pour les machines à laver un usage particulier assez comparable à celui d'un poste de télévision pour les hommes - du moins tant que l'essorage n'est pas enclenché - les hommes n'ont pas inventé beaucoup d'autres usages à un lave-linge que celui de laver leur linge.

Si un surréaliste, ou bien disons.... Marcel Duchamp, avait réussi à suggérer la transformation d'une machine à laver en

lieu de rendez-vous amoureux, ou en chambre d'amour, il se trouverait aisément des gens pour juger qu'il s'agirait là d'un acte surréaliste, d'une délicieuse façon de *mésuser* d'un lave-linge. Mais c'est exactement le type de subversion de l'objet technique "lavoir" qu'ont spontanément inventé les jeunes gens de mon village en ignorant délibérément l'usage *réaliste* des lavoirs qui déclare qu'un lavoir est fait pour laver du linge un point c'est tout.

Et cela se traduit aisément en termes modernes. Des jeunes gens pauvres de mon quartier, qui ne sont pas assez riches pour payer des consommations, même d'un prix modique et ne peuvent donc pas se réunir dans un café, ont spontanément transformé la laverie libre service du coin (la "laundrette"), où je me rends parfois, en salle de réunion. Ils n'ont pas d'autre choix que de s'y rencontrer en hiver quand il gèle dehors ou en n'importe quelle saison quand qu'il pleut à verse.

Ils y font à peu près tout ce qu'on les laisse y faire, y compris de temps à autre un petit commerce de drogues douces occasionnel. Mais je les ai vu aussi s'en servir tout aussi occasionnellement comme d'un atelier de poésie : un soir, j'y ai vu un garçon qu'on aurait pu croire analphabète compter sur ses doigts les pieds du texte du *rap* qu'il était en

train d'écrire sur un petit carnet. C'était absolument touchant.

Cependant, comme le local ferme à 21:00, il est tout à fait impossible à ces jeunes d'utiliser l'endroit comme chambre d'amour, comme il ne leur est pas possible non plus d'inscrire sur les murs les graffiti traditionnels des amoureux, car pareille conduite les ferait exclure définitivement de l'endroit.

Au total, il me semble clair que ces jeunes gens *subvertissent* l'emploi *réaliste* de cette laverie libre service, puisque de temps à autre on leur envoie un individu un peu musclé ou même la police pour rétablir *l'ordre réaliste* qui veut qu'une laverie libre service ne serve qu'à laver son linge.

L'outil comme passion

J'ai observé que les outils engendrent habituellement deux types d'attitudes opposées : la *passion* et la *haine*. Peut-être devrais-je m'interroger davantage quant à la passion puisqu'après tout - quoique d'une intensité assez modérée - elle me traverse, mais comme j'ai rencontré davantage de difficultés avec les tenants de la haine, je vais surtout me mettre en devoir de comprendre ce qui les anime eux…

Il faut d'abord remarquer que le passionné de technique *n'est pas* un réaliste. Son propos - du moins dès qu'il est devenu assez conscient de véritable nature de sa passion - n'est aucunement de se servir de son outillage préféré pour son usage prévu, mais pour à peu près tout ce qui peut lui passer par la tête. On peut donc dire dire que le passionné de technique, tout à l'opposé de ce que l'on raconte à son sujet, n'est pas un particulièrement un adepte de la technique *pour elle même*, mais bien plutôt un adepte de la technique *pour lui- même*.

Pour peu que l'on se débarrasse un instant de l'obsessionnelle image de l'obsessionnel solitaire qui astique

sa voiture le dimanche, empêché qu'il se trouve pour quelque raison que ce soit de dispenser d'aussi tendres caresses à sa compagne ou à défaut à la rivale de celle-ci, en matière automotive, on se voit très vite confronté à l'étrange phénomène de la *personnalisation* des moyens de transports (individuels ou, le tag aidant, collectifs), phénomène d'une toute autre nature.

Car la passion de la personnalisation n'est pas du tout un vice solitaire. Tout au contraire, elle *socialise*. Il faut aux passionnés trouver les outils, les pièces détachées, les peintures, les idées et par dessus tout, *des pairs* avec qui partager jugements et admiration des œuvres. Comme on le sait, cela construit tout un monde. Il n'y a pas, dans les faits ni dans les attitudes, de différence véritable entre le Facteur Cheval ou mon ex-voisin Picassiette et la plupart des apaches qui personnalisent outrageusement leur voiture ou leur moto. Sauf peut-être le génie, mais encore, c'est à voir.

Que le Facteur Cheval construise son Palais Idéal ou que Picassiette recouvre sa maison, son jardin, ses chaises, ses tables, et ses lits d'une mosaïque de débris de vaisselle et de verre, il est assez convenu de trouver cela admirable. Mais qu'un enragé recouvre sa voiture ou moto du même type de mosaïque - ou pire - que celle dont usa le gardien du cimetière

de Chartres et cela cesse de l'être. Pourquoi ? Parce qu'il s'agit d'une voiture ou d'une moto - objets fétiches de la "société de consommation" - et non d'une maison, objet architectural et par là même artistique et "noble".

A ceci près que la maison de Picassiette, que je connais bien, n'est rien d'autre qu'une de ces maisons ouvrières du début du 20ème siècle, et bien que Raymond Isidore l'ait construite de ses mains, elle n'est pas si éloignée au fond du type de produit de série que sont les voitures et les motos d'aujourd'hui et donc, qu'on le veuille ou non, il s'agit d'un objet de consommation de masse *aussi*.

Quels que puissent être l'ardeur, l'aptitude au délire ou le génie de l'artiste, il est douteux et sous culturel de personnaliser sa voiture ou sa moto, mais il ne l'est pas de personnaliser son pavillon de banlieue et de le transformer en sous-marin, en piste d'atterrissage pour soucoupes volantes, en Chapelle Sixtine, en temple hindou ou bien en tout autre bâtiment d'un type beaucoup plus résolument non identifiable.

Le passionné de personnalisation peut être solitaire, comme il en va souvent avec les personnalisations architecturales, il peut même être ici et là un brin mystique, mais quel que soit l'objet qui sert de prétexte au laisser-aller

de ses délires, ce n'est ordinairement ni un homme (ni une femme) triste ni un abruti de consommation. C'est un rêveur. Ce n'est pas la technique qui le dévore, *ce sont ses rêves*.

La haine de l'outil

On ne pourra savoir assez gré au Surréalisme de s'être intéressé à la folie et de l'avoir fait non point sous l'angle étroitement médical (et donc *réaliste*) qui vise à libérer le fou de sa folie, mais tout au contraire de l'avoir fait selon ce génie oblique qui consistait à utiliser les enseignements issus de la folie pour libérer les *non-fous* - et donc aussi les fous par conséquence immédiate. On ne pourra par conséquent non plus en vouloir assez au Surréalisme de ne pas avoir persévéré dans cette voie merveilleuse qu'il avait ouverte et que nul autre mouvement de pensée n'a été assez audacieux pour reprendre depuis.

Bien sûr, il aurait fallu pour persévérer que les acteurs du mouvement surréaliste, à l'instar de Breton aient eu quelque expérience tant pratique que théorique quant à la folie elle-même. Cela n'a pas été le cas.

Mais même sans ce minimum de culture de terrain, simplement en s'intéressant aux signes, aux représentations sociales ordinaires du fou, on aurait pu apercevoir que celles-

ci avaient quelque chose à nous apprendre quant notre relation à l'outil. Ainsi une des images du fou parmi les plus répandues dans la société française est celle d'un homme qui se promène avec un entonnoir sur la tête. (Note : cette image s'est trouvée très utilisée dans les journaux satiriques au temps du regretté Michel Debré)

Cette image nous révèle qu'une des caractéristiques du fou est la capacité de *ne pas utiliser un outil de la manière convenue* c'est à dire, en l'espèce de l'entonnoir, pour verser un liquide dans un récipient dont l'entrée est un peu trop étroite. Et il me faut insister sur l'aspect *positif* de cette capacité, parce qu'il n'est nullement avéré qu'un fou qui se promène avec un entonnoir sur la tête soit pour autant incapable d'utiliser ce même instrument pour verser de l'eau ou du vin dans une bouteille, tout comme ceux, réputés sains d'esprit qui l'entourent. Ce qui caractérise le fou au yeux des foules ici, ce n'est donc pas du tout *un manque*, une infirmité, comme serait l'incapacité de respecter une convention technique, mais tout au contraire la capacité d'aller *au delà* de cette convention, c'est à dire de s'en *libérer*. Ce que nous désigne cette image traditionnelle du fou, là comme en bien d'autres occasions, c'est donc l'indice d'une capacité de dépassement, la voie d'une possible liberté. Et cette aliénation dont le fou nous parle là, ce n'est pas la sienne, mais la nôtre.

Observons un instant les choses dans leur simple matérialité : cette *contrainte* qui semble appartenir à l'outil, à la technique et dont la présence d'esprit du fou nous libère est-elle réellement localisée dans l'outil, dans l'objet entonnoir ? Dès lors que la question se trouve posée en des termes rigoureux et honnêtes, chacun - sauf peut-être quelques fous bien atteints - conviendra qu'on n'a jamais vu le moindre entonnoir contraindre un homme à quoi que ce soit. Mais c'est pourtant ce que disent les tournures de langage que nous employons pour exprimer que - avons nous les mots pour le dire autrement - l'outil, la machine, la technique, le "système technicien" nous contraignent et qu'il faudrait nous en libérer. C'est triste, mais la faiblesse de notre pouvoir d'énonciation nous force là à énoncer sans frémir une vraie sottise, sottise qui porte témoignage d'un non moins véritable *animisme* dont l'humanité civilisée se croyait débarrassée depuis plusieurs milliers d'années…

Car en réalité, ce n'est nullement l'entonnoir qui contraint et enferme le fou : mais c'est *nous*. Et ce n'est pas non plus l'entonnoir qui nous contraint à ce rire jaune fait de fausse condescendance et de vraie trouille, par lequel nous prétendons nous moquer du fou, mais qui exprime notre panique à l'idée de ce que pourrait être la *seule* la puissance que nous craignons *sur la Terre comme au Ciel* : la puissance

de *l'esprit humain totalement déchaîné*.

Ce que haïssent les contempteurs de l'outil, des machines et de la technique - disent-ils - c'est la *contrainte* qui leur est associée. Et à juste titre, car chaque objet technique est en effet habité par un *esprit*. Un esprit extrêmement puissant qui est son *usage*, son mode d'emploi, bref, la façon (très fortement recommandée) dont il est convenu de s'en servir. Et j'ajouterai qu'en l'absence de cet esprit, l'outil n'est rien. Concrètement et pour ainsi dire physiquement *rien*. Et c'est ce que mettait aimablement en évidence ce film sud-africain nommé "*Les Dieux sont tombés sur la tête*" (*The Gods must be mad*), dans lequel un objet aussi banal qu'une boite vide de Coca Cola tombant d'un avion en plein désert du Kalahari et ramassé par un Bushman se révélait soudain vertigineusement privé de fonction et de sens. *L'esprit* l'ayant quittée, la boite de Coca Cola se trouvait d'un coup bien plus vide que de la simple absence de son contenu : absolument, radicalement et surtout *sémantiquement* vide. Et même, malgré toutes les tentatives d'interprétation auxquelles s'était honnêtement livrée la société bushman qui l'avait recueillie, impropre à tout usage et finalement parfaitement *nuisible* à cette société.

Il existe encore sur Terre des hommes tout à fait sains

d'esprit qui *parlent* à leurs outils. Assez avertis que les outils ont une âme, ils ne leur semble pas incongru de s'adresser à elle pour tenter d'en obtenir les faveurs que l'on attribue d'ordinaire au bon fonctionnement. Nous qui, au contraire de ces animistes, *ne voyons plus* l'âme des choses et qui par conséquent *ne nous en méfions pas*, rions de leur primitivisme. Mais nous avons tout de même gardé en nous assez de ce primitivisme pour - rationalistes spontanés que nous sommes - pester cœur et tripes après nos machines dès qu'elles nous privent un instant des faveurs que nous en attendons : "*Vas tu démarrer, espèce de saloperie de... !*".

On voit qu'au fond, pour notre société comme pour les sociétés anciennes, *tout est esprit* et que donc tout est homme et que les esprits ne nous ont nullement quittés. Simplement, ils sont passés chez nous en dessous du seuil de la conscience comme en témoignent en innocence nos jurons.

De l'inhumanité des moulins à vent

On reproche souvent à l'outil, et plus encore à la machine leur inhumanité. Et à bien y regarder, que pourrait-il y avoir d'autre d'inhumain ? Certaines conduites de certains hommes à certains moments peuvent être qualifiées d'inhumaines, mais que les hommes en général ou même simplement *des* hommes puissent être en tant que tels, par nature, inhumains conduirait évidemment à une contradiction dans les termes semble-t-il....

De même, la Nature, cette mère étrange et étrangère, qui nous fait et qui nous enveloppe ne peut pas être considérée comme inhumaine. On peut la dire indifférente, sans pitié, cruelle, mais personne ne songerait à lui prêter de l'inhumanité.

Ni les tigres, ni les loups, ni les lions, ni les hyènes, ni même la peste ne sont inhumains au sens où les camps d'extermination sont inhumains. Ce qu'il y a d'inhumain dans la chambre à gaz, n'est pas *dans* la chambre. Ce n'est ni la chambre elle-même, ni le gaz. C'est un protocole industriel appliqué par des hommes à d'autres hommes et dans lequel la

machine ou l'outil servent de ***masques***. Comme ont servi de *masques*, les wagons et les locomotives, les voies ferrées, les guichets et les tickets des trains qui servirent à mener des hommes à la mort à la chaîne. De la même façon que l'on cache le visage du bourreau pour mettre en évidence la nature purement *sociale* d'une exécution — c'est à dire d'un crime — et exempter de toute faute l'artisan qui l'accomplit.

C'est cette même puissance, évidemment sociale et humaine, mais collective et anonyme, et qui par un étrange abandon de leur commune souveraineté se trouve projetée dans un au delà ou un en deçà des hommes, qui est à l'œuvre dans les protocoles techniques. C'est elle, ce *sérieux mortel des machines* dont parle Marcel Duchamp. C'est d'elle qu'est faite cette *banalité du mal* dont parle Hannah Arendt à propos d'Eichmann.

Cette inhumanité que l'on attribue à l'outil ou à la machine, et qui n'est évidemment que celle des hommes, mais dont ils s'absentent, est au fond de la même nature que les dieux, qui eux aussi peuvent être inhumains. De sorte aussi qu'il est bien inutile de combattre cette inhumanité dans l'outil puisque *c'est très exactement là qu'elle n'est pas*. On ne qualifie jamais d'inhumain que ce dont seuls des hommes sont capables.

Et c'est aussi que les hommes *habitent* les processus techniques comme ils habitent les masques. Les êtres humains pris et articulés au sein des processus techniques sont interchangeables, comme le sont les visages derrière les masques. Le masque comme la technique *sont faits* de cette interchangeabilité. Derrière le masque il peut y avoir n'importe qui, tout comme n'importe quel être humain peut (théoriquement) en remplacer n'importe quel autre dans un processus technique. Le masque comme le processus technique survivent à tout ceux qui les ont un moment habités et par cela les rapetissent et les ridiculisent.

Mais à l'inverse, il suffit que nous abandonnions un instant nos outils et nos machines pour qu'ils deviennent absurdes. Ils prennent aussitôt un petit air mortuaire et spectral. Ils sont comme habités de nos absences et moirés de nos ombres. *Nous hantons nos machines comme elles nous hantent*.

Mais le masque a deux côtés, l'un extérieur et l'autre intérieur. Et quoique, pour qui considère les choses de l'extérieur, derrière le masque il n'y ait au fond *personne*, pour qui est *dans* le masque, il en va tout autrement. Car les hommes n'utilisent pas seulement les masques pour se cacher. Ils les utilisent bien plus essentiellement pour se

transformer, pour *devenir autres*. Pour qui s'en revêt - et au fond, qu'il le veuille ou non - l*e masque est toujours une aventure de l'esprit.* Cet usage du masque qui ouvre sur l'esprit, construit une présence chaque fois neuve qu'il porte, la passion augmentant, jusqu'à la transe et à l'incandescence.

C'est tout le contraire de cette puissance sociale anonyme et désincarnée qui apparaissait tout d'abord dans le processus technique et qui semblait si fort tissée d'ombres. On peut répéter des milliers de fois le même processus technique, mais on n'incarne jamais deux fois de la même façon le masque où l'on se risque. Ou bien on l'ôte.

Dès lors, le masque nous ayant désormais enseigné *par la folie qu'il nous offre*, une certaine sagesse de l'outil, que se passe-t-il si nous retournons les rituels techniques comme nous venons de retourner le masque ? Il se passe l'Art - ou la Science, ou la Technique - mais tout cela ne faisait d'abord qu'un, que l'âge industriel, que l'âge capitaliste a mis en pièces. Il se passe l'aventure, le risque, le dépassement de nous-mêmes *par* la machine et par l'outil. La même présence flamboyante qui éclairait l'intérieur du masque vient alors emplir les acteurs.

Oui, *les* acteurs. Car le Jazz existe, et aussi le Surréalisme, capables l'un et l'autre d'avoir "*fait surgir une curieuse possibilité de la pensée, qui serait celle de sa mise en commun*". (Breton, Second manifeste). Et si dans ces deux exemples merveilleux d'automatisme l'expérience de chacun est particulière, elle brûle et se nourrit de l'expérience des autres et bien plus intensément encore de l'expérience *commune*.

Réalisme et Spectacle

Les gens que les outils font souffrir, fort nombreux ces temps-ci, ont une tendance bien naturelle à en fuir la compagnie. Mais la fuite, dans une espèce aussi profondément grégaire que la nôtre, est impossible, et tous le savent. Alors ils nient et dénient comme ils peuvent ce qui leur fait mal et qu'ils ne savent empêcher. Ils tentent de réduire leur usage des outils autant qu'ils le peuvent. On les entend souvent dire que l'emploi qu'ils ont de leur automobile, de leur ordinateur, n'est rien que strictement utilitaire. "*Pour moi, cette machine n'est qu'un outil*" disent-ils...

Ils ne réalisent pas que cette étrange façon de négation, ce "*ceci n'est que...*" est très exactement l'empreinte et l'acte manifeste du *Réalisme*, l'engrenage intellectuel même qui meut ce qu'ils disent combattre. De sorte que ce "*ceci n'est que...*", sonne fort, à qui sait entendre, que le combat qu'ils voulaient mener est perdu, car ils sont par lui devenus l'ennemi même qu'ils voulaient combattre — à supposer qu'ils aient jamais cessé de l'être.

Dans le monde du Réalisme où l'usage de chaque chose est défini et réglementé, *rien n'apparaît plus que*

comme ce qu'il **doit** *être*. Et l'apparition de chaque nouvel outil traîne avec soi toute une kyrielle de nouvelles contraintes qui se mettent à résonner dans le futur comme une bruyante ribambelle de casseroles. Ces contraintes ne tiennent pas aux choses, elles sont **sociales** car *rien ne saurait jamais contraindre des hommes que d'autres hommes*. Elles sont constituées des usages admis, convenus, recommandés, requis, légaux et finalement obligatoires auxquels nul n'est en droit de se dérober sous pleine d'exclusion ou de sanctions.

Elles enfantent aussi nos *attentes*, car tout outil, toute machine, met en œuvre une prédiction, et nous contraint donc *d'attendre* que cette prédiction échoie. A force de répétitions l'attente, d'espérance qu'elle put être un jour, s'est muée puis solidifiée en *ennui*, en désespérance. Mais de quoi d'autre sont faits et cette attente et cet ennui, que de notre absence à nous mêmes, à commencer par cette absence à la part de nous mêmes que nous avons laissée dans la machine et par laquelle, elle fonctionne - "*sans nous*" prétend le conte, auquel tous croient ou le feignent. Le Réalisme, le Spectacle ne sont que de nos désertions. De sorte que se vanter de réduire son usage des objets techniques à ce qui en est admis, convenu, recommandé, requis, légal et obligatoire, c'est à peu près comme penser possible de se libérer en ânonnant assez fréquemment et avec conviction "*Oui. Maître*".

Ceci n'est que... C'est l'enseigne et l'antienne du maître déchanteur, le sous-titre et le poisson pilote de chaque image réaliste, cette ironie d'où elle vous jette : "*regarde, ça marche...*". Et alors, cette merveille, n'était donc que *cela*. Et de *cela* toute merveille semble avoir en effet disparu. Il ne reste que la merveille de l'effet, de la tromperie, du trompe l'œil, dont on s'enchante d'abord et puis à quoi on s'abandonne. Et à la fin, "*tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation*".

Plisser les yeux pourtant, et forcer un peu la vision. Quelque chose vibre encore et palpite au delà des contours : ce *cela* que nous montre le Réalisme, il suffit de le lui retourner pour y voir que ce n'est que le *cela* qu'il est *lui*. Et certes, ce n'est pas merveille. La merveille, elle, est toujours là, comme d'ordinaire, juste un peu au delà, derrière le masque, la grimace. Elle est là, mais simplement, elle n'est pas, elle n'a jamais été, elle ne sera jamais *cela*.

Mais au fait, ce "*regarde ça marche...*" de la représentation, n'est-ce pas la version prétentieuse de la petite chanson modeste et fidèle de la machine et de l'outil ? A ceci près qu'une image réaliste, *ce n'est* **pas seulement** une machine à voir. C'est une machine à voir **comme il fau*t*.**

Faire l’umour aux machines

Les commencements sont souvent l'occasion d'un instant de visibilité quant à la nature de la période qui va suivre, et qu'on ne retrouve guère qu'une fois cette période achevée. Le début de ce qu’on appelle « la Révolution Industrielle », fin 18e siècle et début du 19e siècle fut l’occasion pour un instant d’une sorte de débauche de lucidité quant à ce qui allait advenir par la suite. Les initiateurs de la pensée socialiste, de Saint Simon à Fourier puis à Marx et à Engels, se sont tous sentis plus ou moins prophètes, et à raison.

Bien sûr, de lâchetés en abandons et de mensonges en corruptions, le mot de Socialisme est désormais devenu un équivalent du mot *Trahison*. Ceci au terme d’une ample activité de propagande journalistique et même universitaire où le mouvement d’émancipation des travailleurs a fini par disparaître « sous la moquette » du Capital où les clercs – c’est à dire proprement les *curés* – du Capital et leurs maîtres le piétinent désormais avec une satisfaction - presque - sans mélange. De sorte que le mot d’ordre *officiel* de l’époque est devenu « There Is No Alternative », ce qui, comme on peut le constater chaque jour, autorise et justifie tous les excès.

Le début du 20ème siècle qui vit l'irruption généralisée des machines fut aussi - particulièrement parmi les artistes - le moment d'une lucidité dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle s'est, elle aussi, singulièrement perdue. Des machines que peignait Picabia lorsqu'il était lassé de peindre des Espagnoles, à la critique *nécessairement humoristique* du « sérieux mortel des machines » par Duchamp, de l'incorporation d'objets techniques dans certains montages surréalistes au vide manifeste des mécanismes délirants de Tinguely, c'est bien par un *mésusage* aussi systématique qu'humoristique que l'irrationalité, l'absurdité, et en définitive le profond *ridicule* de chaque mouvement du Capital éclate aux yeux de tous.

Tout cela s'oppose au sérieux quasi sacerdotal, *au sérieux mortel* des technophobes d'aujourd'hui qui, n'ayant jamais travaillé sur un chantier, ignorent que ces blagues potaches des artistes du début 20 éme siècle trouvent leur origine dans le quotidien des équipes de chantier, souvent plus libres de la surveillance patronale que d'autres travailleurs *confinés* dans les baraquements du Capital.

Pierre Petiot – Mars 2011